



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

38 | 2009

Savoirs occultés : du magnétisme à l'hypnose

« Votre toute dévouée et reconnaissante cataleptique »

“Your devoted and grateful cataleptic”

Jacqueline Carroy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3875>

DOI : 10.4000/rh19.3875

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

Pagination : 79-100

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Jacqueline Carroy, « « Votre toute dévouée et reconnaissante cataleptique » », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 38 | 2009, mis en ligne le 03 septembre 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3875> ; DOI : 10.4000/rh19.3875

Tous droits réservés

JACQUELINE CARROY

« *Votre toute dévouée et reconnaissante cataleptique* »

« Votre toute dévouée et reconnaissante cataleptique. Joséphine »¹ : c'est par cette formule de politesse inhabituelle qu'une patiente de la bonne société signe l'une de ses lettres, datée du 16 novembre 1844, à son médecin, Antoine Despine (1777-1852). Soignée à Aix-les-Bains par les eaux, l'électricité et le magnétisme animal, elle a entretenu avec celui-ci une correspondance assez importante qu'il a tenu à conserver, au moins pour partie, et qui tient une place privilégiée dans ses archives. Dans cette lettre, la patiente s'excuse de ne pouvoir, à cause de sa maladie, aller suivre son traitement et elle exprime l'espoir de dormir « comme la marmotte votre compatriote [...] jusqu'au printemps » pour « renaître avec les fleurs en bonne santé. » Elle demande humoristiquement à son « *barbier privilégié* » d'épargner à ses cheveux de devant le rasage lié au traitement électrique.

L'historien(ne) a la chance en l'occurrence, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, de disposer du point de vue « *from below* »² d'une patiente. Mais cette chance est trompeuse, car on a très peu, ou beaucoup moins, accès à celui du thérapeute. On ne peut tout à fait évaluer les effets de distorsion qu'introduit le fait de disposer de plusieurs lettres de la patiente et d'une seule missive du praticien, très particulière puisque c'est, comme on le verra, une lettre qui résonne comme un adieu thérapeutique. On ne sait pas d'autre part comment Despine a diagnostiqué sa correspondante : était-elle à ses yeux une véritable cataleptique ? On ne sait pas non plus comment il aurait écrit le cas de celle qui a signé familièrement « Joséphine », mais qui signe le

1. Arch. dép. Haute-Savoie (Archives départementales de Haute-Savoie), fonds Despine, 45 J 117. Despine a voulu manifestement composer un petit dossier spécifique. Celui-ci comporte 22 lettres, ou fragments de lettres, échelonnés entre le 4 septembre 1844 et le 16 septembre 1845 et écrits par la patiente, une lettre du mari en date du 17 septembre 1845 et une copie ou un brouillon de lettre de Despine en date du 7 novembre 1846. Les passages soulignés dans les documents manuscrits sont transcrits en italiques. La ponctuation a été respectée. Je m'abstiendrai désormais de rappeler la cote de ce dossier.

Je remercie Philippe Despine qui a autorisé Nicole Edelman, Jean-Pierre Peter et moi-même à consulter ces archives. Je remercie également mes collègues pour leur aide et leurs conseils précieux lors de notre exploration commune de ces documents.

2. Voir l'article classique de Roy Porter, "The patient's view : doing medical history from below", *Theory and Society*, n° 14, 1985, p. 175-198.

plus souvent « Joséphine Lüdert ». Les archives déposées à Annecy ne conservent pas d'observations précises sur celle-ci, contrairement à ce que l'on peut trouver sur d'autres femmes. La lecture de l'ouvrage que Despina publia en 1840 permet cependant de pallier en partie cette lacune. Car on dispose par là même d'informations précises sur ses théories et sur son style thérapeutiques. Avant de parcourir et d'analyser les lettres de sa patiente, évoquons donc la figure et les écrits de Despina en les resituant dans leur contexte.

UNE DYNASTIE MÉDICALE

Antoine Despina appartient à une dynastie médicale savoyarde dont le nom est attaché au renouveau de la médecine thermale à Aix-les-Bains. Son père Joseph (1735-1830), docteur de l'Université de Turin en 1769, nommé médecin-directeur des eaux d'Aix-les-Bains, est démis au moment de la Révolution car il reste fidèle à Victor-Amédée III ; il est finalement rétabli dans cette fonction avec le retour du roi. Il introduit à Aix l'innovation de la douche écossaise, qui assure la réputation de son établissement.

Son fils Antoine achève ses études médicales à Montpellier en 1805. Avant de s'associer à son père puis de lui succéder comme médecin-directeur, il visite des établissements thermaux européens. Il perfectionne les douches mais aussi la qualification des employés. Grâce à lui, Aix devient célèbre notamment pour la qualité professionnelle de ses doucheurs. Il s'illustre par une réputation de médecin philanthrope en fondant une caisse de retraite pour ses employés. Il est décrit comme soucieux de faire profiter les indigents des bienfaits des eaux et de soigner les maladies nerveuses. Il s'occupe du moral de ses patients tout autant que de leur physique, pour reprendre les mots qui sont, au XIX^e siècle, des équivalents approximatifs de ce que nous appellerions le psychologique et le somatique ou l'organique³.

Antoine se désigne lui-même comme le « père Despina », en reprenant probablement l'appellation familière de certains de ses clients. Sa jeune patiente Estelle et sa mère parlent de même du « bon papa Despina ». Il ne faut cependant pas oublier que, sous ses dehors bonhomme, le « père Despina » est une notabilité savoyarde. Il est un temps maire d'Annecy sous l'Empire, reçoit la Légion d'honneur de Louis XVIII et devient baron lorsque son oncle paternel, lui-même baron, l'adopte et que le roi confirme ce titre en 1841.

Lorsqu'il transmet la direction des établissements d'Aix et le titre de baron à son fils Constant, également médecin, Despina père, comme on l'appelait

3. Antony Dessaix, *Trilogie médicale à propos d'Aix les bains. La famille Despina*, Aix-les-Bains, Bachet, 1873, p. 16. Sur les villes d'eaux, et plus particulièrement sur Aix au XIX^e siècle, voir la contribution de Jan Goldstein dans ce numéro. Pour une analyse de l'imaginaire lié aux eaux thermales, voir Philippe Despina, « Thermalisme et civilisation : entre rationalité et imaginaire », dans *La presse thermale et climatique*, 2003, n° 140, p. 53-59.

aussi, est devenu de plus en plus une notabilité en matière de maladies nerveuses, d'électrothérapie et de magnétisme animal, comme on va le voir.

MAGNÉTISME, ÉLECTRICITÉ ANIMALE ET JUGEMENTS ACADÉMIQUES

Essayons de mieux situer les conceptions thérapeutiques médicales d'Antoine Despine. Je ne reviendrai pas ici sur la découverte (ou la redécouverte), à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, du magnétisme animal et du somnambulisme magnétique, qui font l'objet d'analyses détaillées dans ce numéro. Je m'attarderai plutôt sur un praticien moins connu dont Despine se réclama tout autant, sinon plus, que de Mesmer et de Puységur : Jacques Henri Désiré Petetin (1744-1808). Ce médecin lyonnais soigne un jour une patiente qui présente un état si extraordinaire qu'il le bouleverse et « lui brouille la tête »⁴. Cette « femme intéressante » l'entend par l'estomac et il communique avec elle par ce truchement. La liste des prodiges s'allonge : elle voit par l'estomac, devine les pensées d'autrui, se prescrit et prescrit des remèdes... Petetin définit alors la « catalepsie essentielle » qu'il présente comme sa découverte nosologique :

*« Abolition réelle des sens, et apparente de la connaissance et du mouvement, avec transport des premiers ou de quelques-uns d'entre eux dans l'épigastre, à l'extrémité des doigts et des orteils ; et pour l'ordinaire, disposition de la part des membres à recevoir et à conserver les attitudes qu'on leur donne. »*⁵

C'est bien le transport des sens et le fait que la nature puisse ainsi ménager à certains malades de « nouveaux organes des sens » qui sont typiques de la catalepsie, et non la rétention des attitudes, le symptôme principal retenu traditionnellement par la médecine. Le somnambulisme ou l'extase, de même, ne constituent que des variétés ou des complications de la catalepsie, qui semble être un apanage féminin, puisque les observations concernent exclusivement des femmes.

Selon Petetin, la crise cataleptique se distingue de la crise magnétique artificielle dans la mesure où elle est l'effet d'une distribution déséquilibrée de l'électricité animale qui nous est naturelle. Ce « feu », ou encore « ce fluide subtil qui se développe en nous »⁶, peut alors se reporter et se concentrer par exemple sur l'épigastre, et c'est alors qu'il y a transport des sens. La catalepsie

4. Jacques Henri Désiré Petetin, *Electricité animale prouvée par la découverte des phénomènes physiques et moraux de la catalepsie hystérique, et de ses variétés, et par les bons effets de l'Electricité artificielle dans le traitement de ces maladies*, Paris, Brunot-Labbé, Lyon, Reyman, 1808, p. 42-43.

5. *Idem*, p. 112. Ce passage est en italiques dans le texte.

6. *Idem*, p. 60 et p. xiiij.

doit être soignée par l'électricité artificielle, et notamment par des bains électriques. Petetin se présente ainsi comme le découvreur d'une maladie rare qui évite de faire l'hypothèse d'un fluide animal spécifique et qui permet de donner à certaines hystériques une nouvelle dignité, en les dotant d'un sixième sens. On peut penser qu'il cherche à se démarquer de Mesmer, d'autant plus, peut-être, que la « découverte » de celui-ci a été mise en doute académiquement en 1784⁷. Sans être ignorées⁸, les conceptions du médecin lyonnais ont cependant un moindre retentissement que le magnétisme animal qui refait surface sous sa forme puysegurienne au début du XIX^e siècle. La somnambule magnétique, puisqu'il s'agit la plupart du temps d'une femme, est censée avoir parfois des « transpositions des sens » semblables à celles de la cataleptique. Elle fait aussi office de guérisseuse, soit qu'elle se soigne elle-même soit qu'on la consulte pour des cures⁹.

Les querelles académiques renaissent au XIX^e siècle au sein de l'Académie de médecine de Paris. Après un rapport favorable de Husson en 1831, qui n'est pas publié, un second rapport, de Burdin et Dubois en 1837, nie frontalement la réalité des phénomènes magnétiques. Burdin ouvre un concours et déclare qu'il « accorde un prix de trois mille francs à la personne qui aura la faculté de lire sans le secours des yeux et de la lumière »¹⁰. Ce prix n'est pas attribué du fait du retrait ou de l'échec des magnétiseurs qui ont voulu y faire concourir leurs somnambules.

VITALISME, CATALEPSIE ET SOMNAMBULISME SELON ANTOINE DESPINE

Revenons à Antoine Despine. Il a regroupé en 1840 des observations issues de sa longue pratique de soin des maladies nerveuses dans *De l'emploi du magnétisme animal*, ouvrage qu'il fait paraître en France, chez l'éditeur médical Baillière. La publication de « l'observation très curieuse » du cas d'une fillette de Neuchâtel, qu'il surnomme Estelle, en est le pivot. Ce cas est présenté sous un jour plus thérapeutique qu'expérimental. Despine centre

7. Nicole Edelman, *Les métamorphoses de l'hystérique, du début du XIX^e siècle à la Grande guerre*, Paris, La Découverte, 2003, p. 30-31.

8. Dans leurs articles sur la catalepsie, les dictionnaires médicaux de l'époque citent tous Petetin, mais selon des modalités différentes, allant de la sympathie perplexe (Culoz dans le Panckoucke, 1812), au silence sur les transports des sens (Calmeil et Georget dans Adelon et Béclard, 1834), et au sarcasme (Bouillaud dans Andral, 1830).

9. Voir Nicole Edelman, *Voyantes, guérisseuses et visionnaires en France 1785-1914*, Paris, Albin Michel, 1995.

10. Charles Burdin et Frédéric Dubois, *Histoire académique du magnétisme animal*, Paris, J.-B. Baillière, 1841, p. 575. Pour un commentaire et une analyse plus détaillés des débats académiques autour du magnétisme animal, voir Jacqueline Carroy, *Hypnose, suggestion et psychologie. L'invention de sujets*, Paris, PUF, 1991 (p. 123-136), Bertrand Méheust, *Somnambulisme et médiumnité (1784-1930)*, tome 1, *Le défi du magnétisme*, Le Plessis-Robinson, Synthélabo, 1999 (p. 351-469), ainsi que la contribution de Nicole Edelman dans ce numéro.

son propos sur la guérison d'une névropathie mais il n'en souligne pas moins souvent les dons merveilleux que présente Estelle, manière de prendre parti contre les condamnations académiques ¹¹.

Dans l'introduction programmatique de son ouvrage, tout en se présentant comme un praticien qui s'abstient de métaphysique, il énonce sa préférence pour une philosophie vitaliste inspirée de l'école médicale de Montpellier qui renvoie dos à dos un mécanisme matérialiste et un spiritualisme désincarné. Il suppose l'existence « d'une *force virtuelle instinctive* donnée par la nature à tous les êtres vivants » ¹². Il rend hommage de façon appuyée à cet « homme extraordinaire » qu'a été Petetin, qu'il refuse de considérer comme un visionnaire ¹³. Sa réhabilitation passe par une réhabilitation de la catalepsie. Quoique rare, affirme Despine, « la véritable CATALEPSIE » ¹⁴ existe bien. Si cette maladie semble si peu fréquente, c'est qu'on la confond avec d'autres affections nerveuses comme l'hystérie, l'épilepsie ou l'extase. C'est aussi que les familles cachent leurs cataleptiques et les considèrent comme « impatientes, irascibles et trop difficiles à gouverner ». En dépit de ce masculin, ces cataleptiques sont toutes des femmes. Bien que Despine affirme que les symptômes sont identiques quelles que soient les conditions, il opère de fait une distinction entre les clientes de milieu aisé et les « filles du commun ». Si la plupart des treize observations qu'il adjoint à celle d'Estelle concernent des femmes éduquées, il semble avoir traité quelque peu différemment les cataleptiques de milieu populaire qui sont à sa disposition localement comme « Nanette Roux de Trévignin sur Aix » ¹⁵ ou « Micheline Viollet, de la ville d'Annecy, couturière » ¹⁶. Les filles du commun lui servent parfois de sujets d'expérience et de démonstration. Elles jouent aussi le rôle de « sybilles » mises à la disposition de client(e)s plus aisé(e)s, comme on le verra.

Contrairement à Petetin, Despine s'affirme comme un médecin éclectique. Il intègre le magnétisme animal à ses conceptions et à ses pratiques thérapeutiques. Il dit avoir rencontré le mesmérisme par hasard et commencé à magnétiser en 1825 ¹⁷. Contrairement enfin à son ami et correspondant, le polytechnicien et médecin Alexandre Bertrand (1795-1831), auteur d'un traité classique sur le somnambulisme auquel il rend hommage dans son introduction, Despine s'affirme comme un magnétiseur résolument fluidiste. Despine met très rarement en doute les exploits de ses cataleptiques, au ris-

11. Despine avait envoyé à Burdin une lettre d'intention afin de faire concourir Estelle (Charles Burdin et Frédéric Dubois, *Histoire académique...*, ouv. cité, p. 581-582), mais la mère de celle-ci s'opposa à ce que trop de publicité fût faite autour de sa fille.

12. Antoine Despine, *De l'emploi du magnétisme animal et des eaux minérales dans le traitement des maladies nerveuses, suivi d'une observation très curieuse de guérison de névropathie*, Paris, Germer Baillière, 1840, p. xxxj.

13. *Idem*, p. lj-liij.

14. *Idem*, p. xlvij-lj. J'ai respecté la typographie de Despine.

15. *Idem*, p. 229-230. Sur cette femme, voir la contribution de Jan Golstein.

16. *Idem*, p. 230-232.

17. *Idem*, p. 242.

que d'encourir des critiques, qui ne manquèrent pas, sur sa crédulité. Pour Bertrand au contraire, les merveilles de toutes sortes attribuées aux magnétisés sont des effets d'imagination, entendue au sens fort, et le somnambulisme artificiel est du ressort d'explications psychologiques non fluidistes. Bertrand envisage tout au plus que les faits de transposition des sens rapportés par Petetin soient « concluants relativement à l'existence d'un nouveau mode de vision »¹⁸. Despine se présente quant à lui, non sans un certain défi, comme un homme du passé par l'insistance qu'il met à se réclamer d'un système médical holiste et syncrétique qui privilégie la nature, l'instinct et les fluides de toutes sortes.

ESTELLE ET JENNY-AZAÉLA

Bertrand se montre très critique par rapport aux témoignages des somnambules alors que Despine adopte le parti inverse de les croire sur parole et de « conserver les propres expressions des personnes qui sont dans cet état extraordinaire » au motif que leurs mots, leur style et leur ton sont « un vrai miroir dans lequel [les phénomènes magnétiques] se montrent tels qu'ils sont, sans déguisement et sans fard »¹⁹. Il met l'accent sur la manière dont les cataleptiques vivent leur état et dont elles désignent leurs crises : grenouille, horloge, boule, appel à des « génies tutélaires »²⁰.

L'histoire d'Estelle²¹ est érigée en modèle. La petite fille commence à guérir lorsqu'elle devient capable de se mettre elle-même en transe. Despine présente comme un fait nouveau la possibilité qu'a le patient « *d'agir magnétiquement sur soi-même* »²². De façon classique par rapport aux traitements magnétiques de l'époque, mais peut-être plus encore que la plupart de ses confrères, il laisse ses somnambules diriger leurs traitements. La cure est narrée simultanément comme un récit d'apprentissage du retour à la santé par une automédication, et comme un récit d'éducation magnétique au magnétisme par les livres et surtout par la pratique et l'expérience, qui touche Estelle et sa mère au premier chef, mais aussi l'entourage. Loin de proscrire les lectures et les commentaires, Despine les provoque. Il provoque aussi « des mises en rapport » – pour reprendre un terme du vocabulaire mesmérrien désignant une mise en relation magnétique s'instaurant par le relais supposé de la circu-

18. Alexandre Bertrand, *Traité du somnambulisme*, Paris, Dentu, 1823, p. 30.

19. Antoine Despine, *De l'emploi du magnétisme animal...*, ouv. cité, p. xxxiiij.

20. *Idem*, p. 161.

21. Pour une analyse plus détaillée de la cure d'Estelle, voir Nicole Edelman, « Le somnambulisme magnétique : les enjeux d'une mise à la marge (première moitié du XIX^e siècle, France) », dans *L'homme et la société. Marges et marginalisations dans l'histoire de la psychologie*, coordonné par Michael Kail, Paris, L'Harmattan, 2008, n° 167-168-169, p. 85-100.

22. Antoine Despine, *De l'emploi du magnétisme animal...*, ouv. cité, p. 164.

lation du fluide – entre ses cataleptiques et, loin de redouter l'imitation, il la suscite et la théorise dans le cadre de ses conceptions électro-magnétiques²³.

L'observation se déroule enfin à plusieurs voix, celle de Despine et celle de la mère qui tient un journal et qui envoie des lettres dont de larges extraits sont cités. Estelle elle-même dicte à son « bon papa » l'histoire complète de sa maladie²⁴. Despine cite longuement des extraits de la correspondance qu'il échange avec la tante de la petite fille, un pasteur parent de celle-ci qui a assisté autrefois à des expériences de Petetin et des confrères. Cette prolifération vise à authentifier et à expliciter de diverses manières le « conte de fée »²⁵ qui se déploie autour d'Estelle. Elle répond peut-être aussi à une jubilation insatiable du narrateur-auteur qui ne peut se résoudre à arrêter de narrer encore et encore.

Une autre femme, Jenny Schmitz-Baud (1817-1887), « repasseuse de pièces d'horlogerie » et fille d'un horloger genevois, est soignée à peu près au même moment à Aix et tient une place importante dans le recueil de Despine : il dit se réserver de détailler son cas ultérieurement. Si cette publication n'a pas eu lieu, Auguste Lemaître, professeur au Collège de Genève et collaborateur du psychologue Théodore Flournoy, a proposé en 1903 une monographie très documentée sur cette femme qui avait été abandonnée par son mari et qui se rebaptisait Azaela, du nom de son génie tutélaire²⁶. Sans détailler la cure, Despine axe son récit sur le caractère merveilleux de l'observation²⁷.

Comme celle d'Estelle, celle-ci se fait à plusieurs voix et la majeure partie du texte consacré à Jenny est composée de lettres envoyées de Genève par son père, Isaac Baud, et par d'autres témoins qui racontent et authentifient des phénomènes de plus en plus extraordinaires. Ses archives montrent que le médecin d'Aix a échangé des lettres avec des adeptes et des praticiens du magnétisme, notamment avec un certain pasteur Girard, qui évoque avec émotion la « pauvre enfant » qu'est « Madame Jenny »²⁸. Pour Despine, il ne s'agit donc pas seulement de reprendre les mots de ses cataleptiques, mais

23. *Idem*, p. 142-145.

24. *Idem*, p. 50-51.

25. *Idem*, p. 189. Cette expression est employée par la tante d'Estelle qui dit qu'elle a l'impression de lire un conte de fée quand elle lit les lettres de Despine sur l'état de sa nièce.

26. Auguste Lemaître, « Jenny-Azaela. Histoire d'une somnambule genevoise au siècle dernier d'après des documents inédits (avec un portrait) », dans *Archives de psychologie*, 1903, volume II, p. 105-132. Azaël est l'ange révolté qui fut précipité du ciel par l'archange Raphaël. Lemaître fait l'hypothèse qu'Azaël et Azaéla représentent des personnages plus terrestres s'adaptant mieux que Raphaël à « un office de guide ou d'ange gardien ». Selon lui, Jenny se serait aussi identifiée au peintre Raphaël auquel elle ressemblait. Nicole Edelman, qui a consacré des analyses à ce cas, remarque également qu'Azaël peut renvoyer à Azraël, l'archange de la mort dans l'islam (Nicole Edelman, *Voyantes...*, ouv. cité, p. 173-175 et p. 244, note 56).

27. Antoine Despine, *De l'emploi du magnétisme animal...*, ouv. cité, p. 253-254.

28. Arch. dép. Haute-Savoie, 45 J 116, 6 juin 1843. Girard épouse Jenny vers 1847-1848, après son divorce, et il la magnétise durant toute leur vie conjugale, alors qu'il est pasteur à Lausanne.

aussi les écrits de proches et de témoins. Ses récits de cas, souvent polyphoniques, sont un prolongement de sa correspondance.

Estelle et Jenny, ainsi qu'une autre patiente, Henriette Marque, ont la particularité d'avoir des génies ou des anges « tutélaires »²⁹. Il est probable que, pour le catholique qu'est Despine, ceux-ci ressemblent aux anges gardiens alors si présents dans l'imagerie pieuse. Est-ce à dire qu'il ait adhéré à un magnétisme mystique et qu'il ait cru que l'âme peut voyager ici-bas hors du corps, visiter d'autres mondes, notamment le paradis, et y rencontrer des anges ? Cette conception est peu compatible avec le vitalisme qu'il professe. Si Despine laisse s'exprimer les visions extatiques, c'est, me semble-t-il, plutôt parce que celles-ci font partie des « suggestions instinctives » des patientes et qu'il ne faut pas contrarier la nature. Anges ou génies, ces visions ont un caractère tutélaire, et à ce titre il faut les respecter. À l'encontre des jeunes médecins qui s'arrogent « le droit de commander aux malades et à leurs maux », Despine prône en effet la « déférence de l'homme de l'art envers ses malades »³⁰.

UNE PATRICIENNE À AIX

Revenons à Joséphine Lüdert. Le 4 septembre 1844, dans une lettre posée de la ville thermale d'Albisbrunn, près de Zurich, elle annonce à Despine qu'elle vient à Aix-les-Bains en compagnie de sa bonne et de sa fille :

« Je vais auprès de vous Monsieur avec le plus grand espoir. C'est Dieu qui vous envoie. Il permettra bien sûr que vous me soulagiez. Dieu est mon seul appui sur la terre. C'est en lui et en vous que j'espère. J'ai eu l'occasion de voir ces jours passés une personne douée d'une singulière faculté divinatrice. Elle m'a dit que j'avais écrit à un Monsieur âgé pour lui demander des soins et que de sa réponse dépendrait mon voyage, que ce n'était que lui qui pouvait me soulager et que je serais infiniment mieux qu'ici où je n'ai ni repos ni tranquillité et qu'il est impossible que je ne me rétablisse sans cela. Cette personne m'a dit que vous êtes si bon, si compatissant que vous comprendrez si bien mes souffrances que cela me fera de suite du bien et que je ne dois pas tarder d'aller auprès de vous.

Je suis torturée par le clou hystérique qui ne quitte pas ma pauvre tête. »

Joséphine Lüdert évoque ensuite des essais peu concluants d'auto-magnétisation :

29. « L'ange tutélaire » d'Henriette Marque s'appelle Emméline et il renvoie à une amie d'enfance morte (Antoine Despine, *De l'emploi du magnétisme animal...*, ouv. cité, p. 238-239). Sur les anges des patientes de Despine, voir Marie-Claire Latry, « La voie des anges (1810-1850) », dans *Ethnologie française*, n° 96, 2003/4, p. 633-640.

30. Antoine Despine, *idem*, p. 162.

« Je ne puis que rejeter sur moi un fluide vicié et qui ne peut me faire aucun bien. Cependant j'en ai beaucoup mais il est mal distribué. Je crois qu'il s'est accumulé sur le cœur et le cerveau par mes souffrances morales. Dès que j'approche mes doigts réunis en pointe près de ces endroits j'y éprouve de suite une commotion électrique. Si votre âge ne vous permet pas de me magnétiser je crois Monsieur que vous pourrez me soulager par le moyen de l'électricité, mais d'une manière bien douce car je craindrais qu'elle n'eût le même effet que le fluide magnétique de M Dupoté [sic] et cela surexciterait encore plus mes nerfs. Je m'en remettrai entre votre bon jugement et en votre expérience. »

D'entrée de jeu, la femme qui s'adresse à Despine se présente comme une consommatrice avertie de savoirs et de pratiques relevant de la médecine ordinaire comme de l'extraordinaire en tous genres. D'une part, en évoquant le « clou hystérique » qui lui donne l'impression de s'enfoncer dans son crâne, Joséphine Lüdert s'attribue et s'approprie l'un des symptômes médicaux classiques de l'hystérie³¹. Mais elle se présente d'autre part comme une cliente aussi bien d'une « sybille », terme que l'on retrouve dans plusieurs de ses lettres, que d'un célèbre magnétiseur, qui apparaît à l'époque comme l'héritier et le représentant légitime du mesmérisme. Le baron Jean Dupotet de Sennevoy (1796-1881), qui l'a magnétisée, est la figure charismatique d'un magnétisme animal qui se fait plus populaire et plus provocant depuis que toute reconnaissance médicale et scientifique lui a été refusée³². Joséphine Lüdert montre qu'elle a bien lu *De l'emploi du magnétisme animal* lorsqu'elle oppose les fluides de Dupotet et de Despine. Celui-ci relate en effet qu'il a rassuré la mère d'Estelle en disant que « son âge avancé (soixante ans) ne permet plus guère d'assez abondantes émanations du fluide nerveux »³³. De façon générale sa correspondante renvoie en miroir au praticien d'Aix ses propres théories, en tenant un langage du fluide et de l'électricité proche des positions éclectiques que tient celui-ci. Elle lui indique aussi que son fluide vicié et mal distribué a des causes « morales », comme on disait à l'époque, et elle fait appel à sa réputation de médecin compatissant et philanthrope. Cette première missive conservée donne le ton de la cure, qui se déroule de 1844 à 1846.

Pour situer cette femme dans le contexte social, familial et religieux qui a pu être le sien, il faut lui restituer son patronyme. Joséphine de la Harpe (1815-1877) fait partie de la bonne société suisse. Elle appartient à une famille patricienne importante du canton de Vaud, qui compte des diplomates et des médecins. Son père, Charles-Louis Corneille de la Harpe

31. Voir par exemple Louyer-Villermay, « Hystérie » dans *Dictionnaire des sciences médicales*, tome 23, Paris, Panckoucke, 1818, p. 238 et 239.

32. Sur les sociétés de magnétisme et sur « l'institution Dupotet », voir Jacqueline Carroy, *Hypnose...*, ouv. cité, p. 48 et sq.

33. Antoine Despine, *De l'emploi du magnétisme animal...*, ouv. cité, p. 22.

(1775-1842), est « seigneur » de Yens-sur-Morges ³⁴. Elle est la quatrième des neuf enfants que celui-ci a eus d'Anne-Alexandrine Teinturier. Joséphine a épousé un russe, Alexandre Lüdert, qui est, semble-t-il, diplomate et a quitté la Suisse en 1842. Elle est partie en emmenant avec elle sa fille Olga. On ne peut savoir, au vu des documents disponibles, qui a quitté qui, de la femme ou du mari. Celui-ci continue de subvenir aux besoins de celle-ci, de loin, par l'entremise d'un intermédiaire.

Joséphine Lüdert se plaint de façon répétitive d'avoir à « tirer sans cesse le diable par la queue » et elle accuse son mari – qu'elle qualifie de barbare et surnomme « l'ours blanc » – de vouloir lui enlever sa fille. Alexandre Lüdert se plaint, quant à lui, le 17 septembre 1845, d'avoir dû payer sans revoir sa femme et sa fille. Il suggère que son épouse n'est pas dans toute sa raison lorsqu'elle l'accuse de vouloir la surveiller et lui reprendre leur fille. Il affirme s'en remettre, lui aussi, à Despina, qui devient ainsi, bon gré mal gré, l'intercesseur d'un conflit familial et conjugal complexe, dont sa patiente ne peut que ressortir, de toute manière, fragilisée et socialement marginalisée. Elle apparaît en effet comme en rupture de ban et en porte-à-faux, selon les critères de l'époque, du fait qu'elle est sans mari et sans protecteur masculin, ainsi qu'elle le souligne à plusieurs reprises.

CONVERSIONS ?

Joséphine semble se situer entre plusieurs religions. De formation et d'éducation calvinistes, elle s'est mise à faire le signe de la croix dans ses prières, comme les orthodoxes et les catholiques, et elle affirme rendre ainsi visibles des croix lumineuses. Son mari est-il orthodoxe et s'est-elle convertie à la suite de son mariage ? Dans une lettre du 18 mars 1845, Joséphine Lüdert fait du ton de *Platon-Polichinelle* son modèle stylistique. Comme Despina, elle lit et apprécie ce livre plusieurs fois réédité, d'Antoine Martinet, un ecclésiastique qui se propose de reprendre les idées de Joseph de Maistre et le style enjoué de son frère, Xavier de Maistre, auteur du *Voyage autour de ma chambre*. Martinet soutient que « le meilleur moyen d'instruire [les hommes] est de batifoler avec eux » ³⁵. Il ne joue pas cependant gratuitement les bouffons, il écrit dans un dessein violemment réactionnaire et polémique. Il honnit notamment les papes « barbares » et les pasteurs « libres-penseurs ». Prendre

34. Edmond de la Harpe, *Notice sur la famille de la Harpe de 1387 à 1884*, Lausanne, Impr. Brindel, 1884, p. 56, 62, 63. Je remercie vivement Gilbert Coutaz, directeur des Archives cantonales vaudoises, pour toutes ces informations dont je lui suis redevable. Merci beaucoup aussi à Vincent Barras pour les recherches qu'il a menées à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne ainsi qu'à Matthieu Carrel, de Vevey, pour les informations qu'il m'a données.

35. Antoine Martinet, *Platon-Polichinelle, ou la Sagesse devenue folie, pour se mettre à la portée du siècle, par un solitaire auvergnat*, Lyon, Pélagaud et Lesne, Imp. Lib. de N. S. P. le pape, 1840, p. x.

comme modèle ce « solitaire auvergnat » pourrait relever d'un prosélytisme de convertie de la part d'une calviniste d'origine.

Est-ce à dire que Joséphine Lüdert adhère tout à fait sérieusement au catholicisme ? Dans un passage sarcastique et noir d'une lettre du 6 mai 1845, elle rêve d'une possible conversion qui lui permettrait de « se caser » richement pour pouvoir devenir la mécène de son médecin endetté et proche de la mort :

« Dès que je serai un peu délivrée je me convertirai et me divorcerai pour chercher le riche mari qu'on m'a prédit. Vous sentez combien il est urgent de me guérir avant que la décrépitude arrive. Je suis déjà bien dépouillée ! Dépêchez-vous donc de me guérir et puis je vous aiderai quand je serai riche à publier vos manuscrits hélas ! dont la gloire et le gain ne seront pas [en] votre jouissance longtemps dans ce monde. »

Aix, ville proche de la Suisse protestante, semble avoir été un lieu où l'on faisait du prosélytisme en faveur du catholicisme. Peut-être Joséphine Lüdert a-t-elle été la cible de ce type de tentatives, comme l'avait été, en 1839-1840, Jenny Schmitz-Baud³⁶ : ce passage serait alors une manière ironique de ridiculiser une future conversion. Est-ce à dire pour autant que Joséphine Lüdert soit demeurée au fond une calviniste bon teint ? Sa fascination pour Swedenborg peut être sulfureuse pour l'*establishment* religieux protestant. Si elle pratique la lecture de la Bible, c'est pour en faire une exégèse magnétique, ainsi qu'il ressort d'une lettre du 24 novembre 1844 dans laquelle elle raconte s'être ainsi distraite de ses souffrances :

« Je me suis occupée dimanche à vous copier quelques extraits de la Bible. Je vous les enverrai afin que vous les méditez à loisir. J'ai marqué dans ma Bible une quantité de versets qui font allusion au magnétisme et au somnambulisme mais que je n'ai pas transcrits. »

On peut donc supposer que Joséphine Lüdert s'est forgée une piété provocante et synchrétique assez personnelle.

« L'ÊTRE TROP RUSSE ET L'ÊTRE TROP SUISSE »

Venons-en à la cure, telle qu'on peut en saisir quelques éléments au travers des archives. La correspondance reçue par Despina montre que celui-ci s'entretient souvent auprès de ses clients pour la location d'un logement à Aix et qu'il noue avec eux des liens d'échange et de service. Despina procure et prête

36. Auguste Lemaître, « Jenny-Azaela... », art. cité., p. 122.

à sa patiente des journaux et des livres sur le magnétisme, comme il l'avait fait pour Estelle et sa mère, mais aussi sur d'autres sujets. Ainsi Joséphine Lüdert refuse-t-elle le 16 septembre 1845 de lire les livres sur la Révolution et la Terreur qu'il lui a procurés, au motif suivant : « J'ai assez de révolution de mon être sans m'enrôler dans celle-là. Ce ne serait pas le moyen de calmer mes nerfs! »

S'il est vrai que Despina ait été un bon catholique probablement favorable aux idées de son compatriote Joseph de Maistre, on ne sait quelle fut sa position par rapport au rêve de conversion de sa patiente. On ne sait pas non plus s'il prit parti dans le conflit qui la faisait souffrir. Il semblerait en tous les cas qu'il ait été conscient qu'il fallait lui parler de sa situation conjugale et familiale. Le 18 mars 1845, Joséphine Lüdert évoque ainsi une conversation qu'il a eue avec elle sur « l'être trop *Russe* et l'être trop *Suisse* » de leur couple. Cependant le médecin et sa patiente ont conçu et vécu la cure comme portée par ces agents thérapeutiques spécifiques qu'étaient les eaux, le magnétisme et l'électricité. Il serait donc abusif d'y voir une psychothérapie avant la lettre, même si l'on peut avancer que le traitement a été pour partie un traitement moral et même si l'on peut conjecturer qu'il a comporté des éléments que nous pourrions qualifier actuellement de cathartiques. Ce n'est cependant pas parce que Joséphine Lüdert affirme à propos de son malheur conjugal, le 9 mars 1845, que « pour guérir de pareille maladie il faudrait pouvoir ôter la mémoire des causes qui l'ont produite et cesser toute relation avec leurs auteurs » que sa thérapie peut être considérée comme une *catharsis* en bonne et due forme, réductible à celles qui sont théorisées par Breuer et Freud en 1895 dans les *Études sur l'hystérie*.

« JE M'INTÉRESSE À LA CHOSE AUTANT QUE VOUS,
MON CHER PHILOSOPHE »

Joséphine Lüdert se présente, on l'a vu, comme très au fait des diagnostics médicaux qui peuvent s'appliquer à son cas. Elle manifeste également une curiosité scientifique à l'égard du magnétisme : « Je m'intéresse à la chose autant que vous, mon cher philosophe », lui écrit-elle dans un fragment de lettre. Despina a conservé dans ses archives deux feuilles sans dates qui sont des comptes rendus d'observations menées par sa patiente avec des somnambules. L'une d'entre elles se réfère à Petetin et l'autre porte sur une expérience d'aimantation : Despina les a probablement prises au sérieux.

Joséphine Lüdert observe, mais elle s'observe aussi elle-même, de façon crédible pour son médecin. Aux yeux de celui-ci, le témoignage d'une « sensitive » qui dit qu'elle voit une croix lumineuse lorsqu'elle fait le signe de la croix, que ses cheveux « pétillent » quand elle les peigne ou encore qui lui

demande, dans une lettre du 13 septembre 1845, de venir la voir avec « l'habit le moins imprégné d'émanations d'autrui et le moins dur aux frottements » n'est pas invraisemblable. Il ne relève pas du surnaturel ou de l'extravagant. Il y a cependant pour Despine des limites à ne pas franchir : il refuse à un moment de croire sur parole sa correspondante lorsqu'elle lui affirme que du mercure est sorti de son corps. En dépit de ce désaccord, une connivence s'instaure cependant entre le médecin et sa patiente concernant des phénomènes inconnus à découvrir et à décrire, et, de façon générale, par rapport à une conception du monde. Ils appréhendent et expérimentent l'un et l'autre une nature et un monde d'êtres animés saturés de fluide vital, « d'effluves nerveux et magnétiques », pour reprendre Despine, et d'électricité. Au sein de cet univers partagé, la cataleptique est censée ressentir et voir ce que son thérapeute théorise et observe. Joséphine Lüdert, quant à elle, entend tenir les deux positions de patiente et d'observatrice.

Ce monde électro-magnétique l'ouvre à des interrogations métaphysiques sur l'union de l'âme et du corps et sur l'au-delà, comme le suggère une lettre du 18 mars 1845 où elle déclare que ses expériences magnétiques lui donnent le désir de lire Swedenborg, dont plusieurs ouvrages viennent d'être traduits du latin en cette première moitié du siècle :

« Voilà donc ce double corps que Swedenborg voyait et qui lui apparaissait comme celui d'un Ange. Ce corps vaporisé et diaphanisé ne serait-il point celui qui succédera à la chair après la transformation et auquel se joindra notre âme ? Mais ce corps qui est la vie de celui de chair où va-t-il quand il se sépare ? Reste-t-il sur la terre en attendant la résurrection ? Va-t-il rejoindre le grand tout ? Moitié esprit moitié matière pendant son union avec la chair devient-il pur esprit après la mort ? Ou tout matière ? Reste-t-il séparé de l'âme ou partent-ils ensemble pour la même destination ? »

Les doctrines du « visionnaire » suédois imprègnent les courants mystiques du magnétisme, avant la montée en puissance du spiritisme, qui reprend le thème du « double corps » au milieu du siècle ³⁷. C'est sans doute sur ce point que Despine ne suit pas sa correspondante. S'il note les visions et les dialogues angéliques d'Estelle ou de Jenny, il se contente d'observer et n'en tire pas de conclusions métaphysiques hétérodoxes, comme on l'a vu. Sans doute n'est-il pas prêt à franchir le pas, qu'a franchi ou est tentée de franchir Joséphine Lüdert, d'adhérer à un magnétisme mystique.

37. Sur le passage du magnétisme mystique, inspiré notamment de Swedenborg, au spiritisme, voir Nicole Edelman, *Voyantes...*, ouv. cité.

« JE NE L'AI JAMAIS VUE SI FORTE ET SI VIVE ! »

Les textes de sa cliente sont assez laconiques sur les douches, écossaises ou non, que Despina lui a prescrites conjointement à un traitement électrique et magnétique. Ils sont en revanche plus diserts sur l'aspect électrique et magnétique de son traitement. Despina a conservé ce qu'il nomme un « bulletin électrique » de la main de sa patiente. Soit que celle-ci en ait pris l'initiative, soit qu'il le lui ait demandé, elle s'est en tous les cas glissée dans le personnage d'une auto-observatrice au jour le jour, méticuleuse – signant et authentifiant non seulement par son nom marital mais aussi par son patronyme patricien – des notations dont on peut lire ci-dessous quelques extraits :

« Les premiers jours d'octobre [1845] nulle du 5 au 10. Elle augmente graduellement.

le 10 très belle. /11 un fort pouce. /12 idem. /13 un peu moins. [...] /19 moyenne. [...] /3 [novembre] très belle, elle sort par la petite boule. /4 idem encore plus forte. [...] /16 moyenne petite. /17 moyenne. [...] /21 moyenne belle. [...] /11 [décembre] belle un fort pouce. /12 très belle un pouce et demi. [...] /15 elle sort par la petite boule. /16 idem. /17 idem par la petite boule. /18 idem avec plus de force encore. /19 moins forte. [...] /6 [janvier 1846] toujours par la petite boule je ne l'ai jamais vue si forte et si vive! /7 idem. [...] /16 plus forte encore elle jaillit avec force étincelles au premier tour de roue. Elle s'échappe de tous côtés. Le temps est humide cependant. /17 La même chose. Temps brumeux. [...] /30 [mars] très belle. 2 degrés. /31 moins belle. 1 ½.

Les observations qui suivent sont entre les mains de Mr le Baron Dr Despina père.

Joséphine Lüdert née de la Harpe »³⁸

Despina dispose d'une machine électrique à roue du type de celles qui sont employées à la fin du XVIII^e siècle, notamment par Petetin, et qui produisent de l'électricité statique³⁹. Un excitateur métallique est relié par une chaîne au sol, est approché du patient, et, en se déchargeant, produit une étincelle. Les qualificatifs « belle » et « moyenne » renvoient à la « force » ou à la qualité de l'électricité produite. Les notations en pouces font supposer l'emploi d'un électromètre type Lane ou Henley, la distance étant une mesure de la « force » de l'électricité, qui va décroissant avec l'humidité du temps : les

38. Arch. dép. Haute-Savoie, 45 J 90. Il s'agit d'un carnet daté du 1^{er} octobre 1845 au 1^{er} avril 1846, complété par une feuille datée du 20 avril 1846 au 1^{er} mai 1846.

39. Je remercie vivement ma collègue Christine Blondel, spécialiste de l'histoire de l'électricité, ainsi que François Zanetti, qui prépare actuellement une thèse sur l'histoire de l'électrothérapie, pour avoir bien voulu décrypter ce bulletin et les lettres électriques de Joséphine Lüdert. Les précisions techniques que je donne ici leur sont entièrement redevables. On trouvera différents modèles de ces appareils sur le site du musée d'histoire des sciences de Florence : <http://brunelleschi.imss.fi.it/museum/esim.asp?c=500080>.

notations atmosphériques sont assez courantes dans les journaux électriques de la fin du XVIII^e siècle. La « boule » doit faire référence à l'extrémité du conducteur métallique qui est chargé par la rotation du disque de verre.

La pratique de l'auto-observation électrique n'est pas absolument nouvelle au vu des sources dont on dispose. Le rasage des cheveux évoqué dans la lettre humoristique du 16 novembre 1844 est en revanche plus inédit par rapport aux observations habituelles de la fin du XVIII^e siècle. Comme il est fait référence à l'occiput douloureux et au fait que l'arrière du crâne doit être rasé, le traitement paraît impliquer que des étincelles soient tirées à cet endroit : on rase pour mettre les électrodes métalliques en contact avec la peau, mais aussi pour éviter de brûler les cheveux.

Il semble que Despine ait cherché par l'électrisation à s'attaquer à des contractures paralysantes des jambes et des hanches, comme à des névralgies à la tête. Le traitement vise à calmer les souffrances multiples dont la patiente se plaint de façon répétitive en « décataleptisant ». L'électricité permet ainsi de poursuivre un mal qui se déplace sur le corps et de le supprimer. Ce qui frappe en tous les cas dans ses notations et dans ses lettres « électriques », c'est que Joséphine Lüdert dispose d'une certaine maîtrise technique et qu'elle joue – ou veut jouer – le rôle d'une auxiliaire, voire d'une collaboratrice scientifique. Est-ce une contrepartie au sacrifice partiel de sa chevelure ? On a en même temps l'impression que l'électricité est non seulement mesurée, mais aussi presque personnifiée comme une force animale.

« UN BON FLUIDE QUI NE TARDERA PAS À M'ENDORMIR
TOUT DE BON »

Il y a en effet homologie entre l'électricité produite par les appareils et le fluide émanant des opérateurs humains : ils ont le pouvoir d'enlever la « crisper », pour reprendre un mot employé par Joséphine Lüdert. Mais ce pouvoir est réversible et ils peuvent, tout comme les affections morales, recataleptiser par leurs fluides, comme on le voit dans la lettre du 9 mars 1845.

Despine semble s'être abstenu de magnétiser sa cliente. Celle-ci continue de se magnétiser elle-même, mais il lui a aussi procuré des opérateurs, comme on disait alors. Dans la lettre du 24 novembre 1844 déjà citée, Joséphine Lüdert évoque deux de ses magnétisant(e)s, l'un plus occasionnel et l'autre plus habituelle, Pauline. En l'absence de celle-ci, un certain M. Guillant magnétise ses genoux et ses pouces, probablement crispés. « Son action est aussi puissante à distance que de près ». On retrouve là l'un des pouvoirs du magnétisme, reconnu à l'époque par beaucoup d'adeptes. Mais la puissance de M. Guillant ne parvient pas à contrecarrer les « cauchemars », les « rêves on ne peut plus angoissants » et l'« humeur des plus tristes » qui font souffrir la patiente.

Elle dit attendre avec impatience le retour de Pauline, sa « sybille » habituelle, qui tient une grande place dans sa correspondance. À l'inverse de Guillant, qui est un bourgeois, puisqu'on le retrouve comme médecin en 1852, Pauline semble être l'une des cataleptiques de milieu populaire qui gravitent autour de Despine et qui lui servent d'auxiliaires. Elle joue le rôle, traditionnel dans la culture magnétique, de la somnambule avec laquelle on se met en rapport et que l'on consulte pour une prescription de remèdes : elle ordonne par exemple des vésicatoires. En dépit de ces prescriptions douloureuses, sa consultante espère qu'elle revienne, « chargée d'un bon fluide qui ne tardera pas à m'endormir tout de bon une fois pour toutes et bien profondément et que je devienne sourde pour tout ce qui m'affecte et m'égare et que je puisse au moins supporter ma propre voix sans souffrir. »

Pauline est donc non seulement une somnambule qui voit à l'intérieur du corps de ses consultants et qui pressent leurs remèdes, mais aussi une magnétisée-magnétiseuse active, pour reprendre la terminologie de l'époque. Plus précisément, elle est, pour Joséphine Lüdert, celle qui a pouvoir d'endormir les souffrances. A-t-elle réussi de plus à la faire parler dans son sommeil et à la rendre somnambule ? Joséphine Lüdert n'en parle pas explicitement. Elle rapporte, de façon ambiguë, qu'elle s'est contentée d'acheter un bonnet à Pauline et que la robe viendra ensuite, au motif suivant : « Et puis je peux attendre d'être somnambule pour la lui donner. » Le seul don extraordinaire que Joséphine Lüdert se reconnaisse dans sa correspondance conservée est celui de voir et de faire voir le fluide.

Sans être tout à fait une « professionnelle », ainsi qu'il en existait alors dans les grandes villes, Pauline profite des présents en nature de sa cliente. On ne sait si elle a été de plus rétribuée en espèces. Despine, quant à lui, reçoit, comme il se doit, des honoraires. Plusieurs lettres évoquent des problèmes financiers parallèles : Madame Lüdert se déclare endettée et elle demande un report de paiement, tandis que son médecin lui renvoie la pareille.

Une autre somnambule, déjà célèbre, apparaît dans une lettre sans date « du 19 au soir » : Despine s'entremet pour la famille Baud dans le besoin. Joséphine Lüdert regrette de ne pouvoir, par manque d'argent, acheter une montre à Isaac Baud et elle refuse d'accueillir Azaéla chez elle :

« Si je n'étais pas si souffrante ah ! volontiers. Je prendrais Azaéla un ou deux mois chez moi pour lui faire du bien à la campagne. J'aurais tant pitié d'elle. Si seulement j'avais une chambre à lui donner plus éloignée de la mienne cela pourrait au moins se faire... J'ai une si vive sympathie pour ce brave homme et sa pauvre fille!... Qui mieux que moi peut savoir ce qu'elle souffre. Ce que sont ces cruelles maladies nerveuses!... Ah personne ne les comprend que ceux qui les endurent! »

Joséphine et Jenny sont, à cette époque, des femmes sans mari et souffrant de l'être. Azaéla apparaît donc implicitement comme une consœur en mal-

heurs autant que comme une sybille. Elle fait cependant figure de « parente pauvre » à plaindre mais aussi à tenir à distance aux yeux de la patricienne Joséphine de la Harpe. Despine, pour sa part, ne peut que chercher à favoriser la rencontre des deux femmes, puisque, dans sa conception thérapeutique, la « mise en rapport » des malades joue un rôle cardinal.

« JE NE PLAISANTE PAS JE VOUS ASSURE »

Dans cette même lettre, Joséphine Lüdert envisage de trouver un bon mari ; elle passe en revue des prétendants éventuels et demande à Despine de jouer les entremetteurs :

« Combien c'est malheureux pour moi de n'avoir pas une âme qui ait assez compassion de mon pénible état pour m'aider à éloigner ce qui me fait tant de mal. Qui prendrait à cœur ces petits soins si ce n'est un bon mari. Cela me décidera de me divorcer pour en prendre un autre qui me soigne comme j'en ai besoin. [...] Hélas pour me procurer tout ce qu'exige ma santé il me faut un mari riche. Ne pourriez-vous m'en trouver un mon cher monsieur ? Je ne plaisante pas je vous assure... Un peu de bonheur comme me recommandait Mr François ⁴⁰ serait pour moi le meilleur médecin. Mais où le chercher qui m'en donnera ? À propos il serait un bon mari lui. Quel dommage que je l'ai laissé partir sans lui adresser ma requête. »

Aix constitue un lieu fréquenté par une clientèle fortunée où une femme de trente ans comme elle peut escompter faire des rencontres qui pallient sa situation de solitude et de dépendance pécuniaire. « Je ne plaisante pas je vous assure », dit-elle, pour affirmer le sérieux de ce qui ne pouvait apparaître au catholique Despine que comme un rêve de divorce.

Mais n'est-ce pas aussi pour conjurer le rire ou le sourire grivois que ses assertions pourraient soulever ? Ses demandes ne sont-elles pas une manière d'en évoquer d'autres, plus crues, moins avouables par une femme et pourtant avalisées par les conceptions médicales et par l'imaginaire de l'époque ? Une patiente ayant quelques connaissances de médecine ne pouvait pas totalement ignorer que l'hystérie était considérée assez généralement comme une maladie génitale ou neurogénitale ⁴¹ des filles et des femmes sans relations sexuelles : dans sa lettre du 14 novembre 1844 Madame Lüdert se décrit comme « torturée de douleurs et de crampes spasmodiques dans la matrice ». Ces conceptions néo-hippocratiques perdureront durant tout le XIX^e siècle, notamment dans l'approche littéraire de l'hystérie, en dépit des nouvelles

40. Le 18 mars 1845, Joséphine Lüdert annoncera assez froidement à Despine la mort subite de ce même M. François, son propriétaire.

41. Voir Nicole Edelman, *Les métamorphoses de l'hystérique...*, ouv. cit., chap. I et II.

théorisations neurologiques et psychologiques qui tenteront d'en faire une pathologie respectable. Ce que dit M. François, sur le fait que sa locataire a besoin « d'un peu de bonheur » peut relever des bonnes paroles prodiguées à une malade, mais aussi sonner comme un euphémisme, si ce n'est comme une invite sexuelle voilée.

Quoi qu'il en soit, réclamer sans ambages un riche mari a quelque chose de cynique et d'incongru au regard des normes de la bienséance. Les lettres de Joséphine Lüdert se caractérisent souvent par une franchise qui fait d'un seul coup exister d'une façon directe et crue, sans circonlocutions, les réalités triviales de l'argent et du corps. Ainsi, le 18 mars 1845, après avoir évoqué, comme on l'a vu, les hauteurs du swedenborgisme, n'hésite-t-elle pas, par une rupture de ton surprenante, à interrompre sa lettre pour invoquer sans ambages des besoins naturels :

« Je ne vis que par la tête depuis votre départ et toute la machine s'en ressent. Le besoin de savoir et de connaître est insatiable. Mais quand il rend humble et non orgueilleux il n'est pas coupable. Mon bas ventre crie vengeance il faut que je vous quitte. »

ÉPILOGUE

Joséphine Lüdert pouvait-elle renaître comme la marmotte après l'hiver, ainsi qu'elle le souhaitait ? Elle a fini par se retourner contre Pauline, jugée malhonnête et immorale, puis par quitter Despina pour aller dans une autre ville d'eaux, à Plombières, en novembre 1846. Il est donc moins que certain que sa cure ait réussi, ou que cette femme en souffrance et en demande ait accepté qu'elle réussisse, comme Despina ne le lui a pas envoyé dire.

S'il n'a pas conservé dans ses archives la lettre peu amène qu'elle lui adressa, il a gardé la copie ou le brouillon de sa propre réponse, datée du 7 novembre 1846⁴². Il y refuse de valoriser ce qui ne lui apparaît pas ou plus comme un état nerveux extraordinaire mais plutôt comme une pathologie persistante :

« La théorie est fort belle : mais quand il s'agit de la mettre en pratique... C'est là le défaut. Il vous faudrait un médecin qui ressemblât à de la terre de potier, qui pût prendre toutes vos habitudes et vos convenances ; qui pût se plier à votre moule, si je puis ainsi m'exprimer... Enfin un médecin qui ne fut que pour vous et dont les effluves nerveux et magnétiques sympathisent avec les vôtres ; ce qui n'est pas facile à trouver... »

42. Despina a attaché seulement à ce texte de sa main un billet de Joséphine Lüdert libellé ainsi : « Nous partirons dimanche par la diligence à 7 heures. »

Tous vous comprennent plus ou moins, quoique vous ayez une opinion contraire : mais tous ne peuvent pas se plier aux exigences que vous croyez être celles de votre état nerveux... et qui, réellement, en sont un des symptômes les plus caractéristiques... »

Reprenant son autorité médicale, et rompant avec les principes thérapeutiques affichés en 1840, Despine conseille à sa patiente de mener une sorte de traitement moral « en changeant peu à peu ses habitudes ordinaires de la vie domestique et en forçant ses habitudes malades appelées vulgairement manies, originalités pour ceux qui sont étrangers aux affections nerveuses ». Il continue cependant de prôner une thérapeutique magnétique naturelle :

« Les *scélérates* de Pauline et de Micheline, comme vous les appelez dans votre lettre, Madame Lüdert, et les scélérats de médecins d'Aix, le père Despine en tête : ... Eh bien!... Tous ces monstres à figure humaine... Tous, plus ou moins, vous ont fait du bien, tous vous ont prêché la même gamme... [...] Si vous vous étiez bornée à les prendre les uns et les autres à leur vraie valeur thérapeutique et naturelle et pour cela seulement, en quoi ils pouvaient vous être utiles et bons, vous n'auriez pas eu autant de mécomptes!!! Mais passons l'éponge sur tout cela et espérons mieux de l'avenir. »

Il se réserve, à la fin de sa lettre, l'opportunité de publier ultérieurement le cas de Madame Lüdert, tout en rassurant celle-ci sur sa discrétion.

Qu'est-il advenu, après 1846, des protagonistes de cette histoire ?

Avant sa mort, survenue à Aix le 7 avril 1852, Despine a eu des nouvelles de Pauline qui a effectivement mal tourné puisqu'elle a été inculpée pour vol et incarcérée. Le docteur Louis Guillant, dont on se rappelle qu'il avait magnétisé Joséphine Lüdert, écrit de Chambéry à son confrère, le 28 janvier 1852, qu'il s'occupe d'améliorer l'ordinaire de la somnambule emprisonnée et toujours nerveuse ⁴³.

Quelques jours auparavant, le médecin d'Aix a eu aussi des nouvelles de Joséphine Lüdert, qui semble être demeurée dans son cercle de relations. Dans une lettre du 12 janvier 1852, la filleule de Despine, Bernardine, lui en parle ainsi :

« J'ai reçu une lettre en anglais de Madame Lüdert. Je m'intéresse à elle. L'isolement où je l'ai laissée lui est nuisible. Son imagination vagabonde l'empêche d'être heureuse et lui fait voir les choses bien différemment qu'elles ne sont, par exemple quand un homme la regarde, elle s'imagine qu'elle l'a enflammé d'une violente passion. » ⁴⁴

43. 45 J 116.

44. 45 J 121.

On ne sait pourquoi Joséphine Lüdert lui écrit en anglais et non en français, langue dont elle usait avec facilité et alacrité. On ne sait pas non plus d'où elle lui écrit. Au détour de cette lettre, on la retrouve en tous les cas toujours en proie à ses rêveries, toujours incapable d'être heureuse et toujours probablement non guérie. Ainsi s'arrêtent, dans les archives de Haute-Savoie, les traces d'une histoire que Despine n'écrivit finalement pas, en dépit de ce qu'il avait affirmé en 1846, car le livre de 1840 a été, semble-t-il, sa dernière publication.

Celle-ci a suscité des réinterprétations. Dans son étude sur le somnambulisme, Prosper Despine rend hommage à son « oncle vénéré » et tente de trouver une explication physiologique aux transpositions des sens⁴⁵. Lemaître propose en 1903 de les comprendre en termes de télépathies demeurées inconscientes aux cataleptiques comme à leurs proches. Il modernise l'observation de Jenny en terme de double personnalité. Le psychologue Pierre Janet (1859-1947) assigne à Despine une stature de précurseur dans *Les médications psychologiques* en 1919. Tout en aseptisant ses nombreuses citations de toute référence à la transposition des sens et aux dons merveilleux, Janet se réfère à plusieurs reprises au cas d'Estelle que lui a fait lire son inspirateur en matière de magnétisme, le docteur Joseph Gibert (1829-1899)⁴⁶. L'historien Ellenberger, bien que suisse d'origine, ne dit mot d'Azaéla, mais il consacre, à la suite d'une lecture de Janet, quelques pages à Estelle en qui il voit une « personnalité multiple »⁴⁷. Il n'en faut pas plus pour que son cas soit évoqué aux États-Unis, dans les années 1970-1980, par les théoriciens et les praticiens des troubles dissociatifs en quête de précurseurs⁴⁸.

CONCLUSION

Entre 1844 et 1846, Joséphine Lüdert s'est approprié une maladie rare et problématique aux yeux des médecins de l'époque qu'elle a vécue comme une « crise » et une douleur mouvante et réversible parcourant son corps. Sa « catalepsie » pouvait apparaître alternativement et simultanément sous le jour complexe d'une affection morale, électrique, magnétique, nerveuse ou utérine. Les conceptions de son médecin l'autorisaient et l'invitaient surtout à ne pas vivre celle-ci comme une simple affection nerveuse hystérique, mais

45. Prosper Despine, *Étude scientifique sur le somnambulisme, sur les phénomènes qu'il présente et sur son action thérapeutique dans certaines maladies nerveuses*, Paris, Savy, 1880, p. 160 et sq.

46. Pierre Janet, *Les médications psychologiques. III* (1919), Paris, Société Pierre Janet, 1986, p. 76.

47. Henri-Frédéric Ellenberger, *The Discovery of the Unconscious*, New York, Basic Books, 1970, traduction française *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard, 1994, p. 159.

48. Ian Hacking, *Rewriting the Soul*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 1995, traduction française *L'âme réécrite. Étude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*, Le Plessis-Robinson, Synthélabo, 1998, chapitre 10.

aussi comme un état extraordinaire qui lui permettait de voir et de ressentir des fluides de toutes sortes demeurés invisibles aux autres, sinon d'avoir des transpositions des sens, de devenir somnambule ou de voir et d'entendre des anges. C'est pourquoi elle pouvait se revendiquer, avec humour et espoir, au début de sa cure, comme la « toute dévouée et reconnaissante cataleptique » de Despine.

Après ce qui semble avoir été une rupture et un échec thérapeutiques, deux ans plus tard, Madame Lüdert a pu devenir, aux yeux de son médecin moins une patiente à traiter avec « déférence » qu'une névropathe « impatiente, irascible et trop difficile à gouverner ». Elle est demeurée tout de même une malade remarquable, digne d'être suivie de loin après son départ et de donner lieu à une observation dans laquelle Despine l'aurait peut-être largement citée, comme il en avait coutume. Il n'est pas sûr du tout cependant qu'il l'aurait admise dans le cercle enchanté des « véritables cataleptiques ».

Si l'on replace cette histoire singulière dans une histoire plus large et de plus longue durée, Joséphine de la Harpe pourrait faire partie de ces patient(e)s de milieux distingués, comme on disait alors, qui, tout au long du XIX^e siècle, revendiquèrent de collaborer à leurs cures et furent parfois ou souvent traité(e)s comme tel(le)s par leurs thérapeutes⁴⁹. En contrepoint de la patricienne adepte et consommatrice de magnétisme, apparaissent des somnambules-sybilles. Despine délègue à des femmes de milieu modeste un rôle de modèles, de consultantes et d'opératrices auprès de sa clientèle aisée. Leur intervention éclaire d'un jour inédit des pratiques que l'historiographie a parfois trop réduites à la mise en somnambulisme et à la relation duelle entre un magnétiseur et sa somnambule.

Cette histoire nous amènerait à rappeler, à la suite de Ian Hacking, que les classifications, dans le domaine des savoirs touchant aux troubles mentaux, ont un caractère dynamique et qu'elles changent en fonction des réappropriations qui en sont faites par les diagnostiqueurs et les diagnostiqués⁵⁰. Sans exclure qu'il existe des structures psychologiques transhistoriques, on doit prendre acte qu'il n'est de psychisme que vécu au prisme de conceptions historiquement situées qui le modifient par un « effet de boucle ». Dans ce cas précis, il faut comprendre comment le médecin et sa patiente investissent leur cure et leur mal d'un sens particulier au sein d'un monde dont il faut reconstruire les attendus plutôt que le ramener au nôtre.

Mais ils ne sont pas seuls, loin de là. À travers des personnages de patientes, de somnambules-sybilles, de parents et de proches, de confrères ou de pasteurs adeptes du magnétisme qui gravitent autour de Despine, on s'aper-

49. Sur ces points, voir Jacqueline Carroy, « L'étude de cas psychologique et psychanalytique (XIX^e siècle-début du XX^e siècle) », dans Jean-Claude Passeron et Jacques Revel [dir.], *Penser par cas – Enquête*, n° 4, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005, p. 201-228.

50. Ian Hacking, *The Social Construction of What*, Cambridge, Harvard University Press, 1999, traduction française *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi?*, Paris, La Découverte, 2001.

çoit que le diagnostic de catalepsie ne met pas seulement en jeu le couple d'un médecin et de sa malade, mais qu'il se situe au croisement d'un réseau complexe qui l'authentifie, le conforte et l'infléchit. On s'aperçoit aussi que l'imputation de catalepsie obéit dans cette histoire à une géographie bien particulière, puisque les protagonistes et les comparses de ce réseau ont circulé entre Aix-les-Bains, Neuchâtel, Annecy, Genève, Lausanne et Lyon, avant que les récits publiés n'essaient ensuite, plus tard et plus loin, vers Paris et les États-Unis, non sans malentendus.

Jacqueline Carroy est directrice d'études à l'EHESS